



MÉDIAS

LA CRISE VUE DE L'INTÉRIEUR

Philippe de Grosbois ◀

Perte de revenus publicitaires, mises à pied et fermetures, attaques verbales et physiques, crédibilité et légitimité mises en doute : les difficultés des médias d'information abondent. Quelques publications récentes de journalistes cherchent à éclairer les multiples dimensions de cette crise, avec des résultats variés.

Nous méritons mieux, de Marie-France Bazzo, est probablement le plus médiatisé de ces essais, mais aussi le plus mince. Dès le deuxième paragraphe du livre, Marie-France Bazzo signale que ce qui l'a vraiment alertée que quelque chose ne tournait pas rond dans le monde des médias, c'est sa mise à pied cavalière de la matinale de la Première chaîne de Radio-Canada. On comprend d'emblée que le «*Nous*» du titre de l'ouvrage est aussi un «*nous*» royal.

Le problème des médias, selon la productrice et animatrice, c'est qu'ils «*sont trop rigides, trop conventionnels et corsés*», en plus d'être «*vilipendés par différents groupes militants de la société civile*» qui carburent bien évidemment à la bienpensance et à la rectitude politique. Le reste du livre est à l'avenant, enchaînant les clichés sur l'omniprésence de l'humour, l'incapacité des Québécois-e-s de débattre ou encore la surabondance de l'opinion.

Bazzo se défend de contribuer à cette dernière par son livre, qui relèverait de la pensée critique en s'appuyant sur les faits. Or, on se permet d'en douter lorsqu'on remarque la pauvreté de l'ouvrage en ce qui concerne les références : au fil des 200 pages, la productrice revient souvent sur ses succès médiatiques, mais ne mentionne que six livres, articles ou études, de manière quasi anecdotique. C'est que Bazzo ressent et sait, sans se préoccuper des contradictions : «*on prend les téléspectateurs pour des épais*», mais il est «*ardu*» d'intéresser les gens à la politique. Les Québécois sont trop «*méfiants*» à l'égard de leurs médias et institutions, mais ils deviennent «*amorphes*» et «*mous*» au chapitre suivant. Nous sommes «*réunis dans le rire*», passés «*de militants à*

carnavalesques», mais obsédés par l'idéologie et polarisés de manière grandissante huit pages plus loin.

Pour briser le conformisme des médias québécois, ce n'est donc pas par le public ou la relève qu'il faut passer, mais par l'élite : «*Les vrais changements, ceux qui comptent [...], viennent d'en haut*», proclame l'autrice jusqu'en quatrième de couverture. Souhaitons-lui donc bonne chance dans son ascension et espérons que la lumière de sa vision saura jaillir sur le public désemparé que nous sommes.

En attendant ce jour béni, penchons-nous sur l'analyse de Mathieu-Robert Sauvé, journaliste de la même génération que Bazzo. La thèse du *journaliste béluga*, comme l'indique le titre de son essai, est que «*l'écosystème journalistique québécois dépérit, ce qui menace l'espèce*». Précarisés par les géants du Web, intimidés

par des franges du public, submergés par la désinformation, les journalistes sont assaillis de toutes parts, au point où l'auteur apparaît parfois complètement résigné : les journalistes sont «*condamnés à plus ou moins long terme*», écrit-il.

De fait, si *Le journaliste béluga* est assurément plus documenté que *Nous méritons mieux*, Sauvé reste très flou sur d'éventuelles avenues pour revitaliser la profession. Le journalisme est en péril, mais cela ne mène pas vraiment l'auteur à se pencher sur la nécessité de réinventer l'institution face aux transformations économiques, technologiques, sociales et politiques en cours. En témoignent certaines descriptions pour le moins idéalistes du métier, de ses normes professionnelles et de son objectivité à toute épreuve : «*En lisant son journal, en écoutant le bulletin de nouvelles, on saura rapidement ce qu'il faudra savoir pour un peu mieux comprendre la société qui nous entoure*», explique-t-il en introduction. *The system works!* — mais hélas, de moins en moins de gens semblent au courant.

Le journalisme apparaît sous la plume de Sauvé – comme chez un grand nombre de ses collègues – telle une victime de menaces qui lui sont essentiellement extérieures. En conséquence, le réflexe de l'auteur est de se cramponner aux normes établies en écartant toute remise en question ne provenant pas du milieu lui-même. Sauvé multiplie les affirmations corporatistes selon lesquelles la formation et la déontologie des journalistes les placent bien au-dessus des papotages populaires sur les médias sociaux. Face à la prolifération de *fake news*, par exemple, la «*profession est plus que jamais considérée comme* ▶

OUVRAGES REÇUS

Marie-France Bazzo, *Nous méritons mieux. Repenser les médias au Québec*, Boréal, 2020, 214 pages.

Mathieu-Robert Sauvé, *Le journaliste béluga. Les reporters face à l'extinction*, Leméac, 2020, 204 pages.

Collectif sous la direction de Marie-Ève Martel et Gabrielle Brassard-Lecours, *Prendre parole*, Somme toute, 2021, 114 pages.

Mickaël Bergeron, *Tombée médiatique. Se réapproprié l'information*, Somme toute, 2020, 232 pages.